

petite Berthe, qui, sans comprendre, ouvrait ses grands yeux étonnés, et dont le visage prenait une expression attristée en voyant s'assombrir celui de son père.

—Oh ! bien volontiers, mademoiselle, s'écria-t-elle joyeusement en s'emparant de ma main ; et nous nous éloignâmes. Rien ne me fait de la peine comme de voir l'enfance privée de gaieté, et d'ailleurs il me semblait, à quelques regards échangés entre eux, que ma tante et M. de Renzais seraient bien aises de causer seuls.

J'entraînai donc Berthe assez avant dans le parc, et son aimable babillage, ainsi que mille pensées confuses qui venaient de naître en moi, me firent bientôt oublier que le temps s'écoulait rapidement et qu'il serait peut-être convenable d'aller rejoindre Mme de Lermont et son hôte. Je m'étais assise sur un banc de mousse, tandis que l'enfant courait à droite et à gauche, ramassant une foule de fleurs des bois qu'elle venait ensuite jeter sur mes genoux pour que je l'aidasse à en faire des bouquets et des couronnes. Ma main tressait machinalement ensemble les marguerites et les pervenches, mais mon esprit était ailleurs, bien loin. Je ne sais pourquoi je pensais aux paroles prononcées quelques instants auparavant par M. de Renzais, nous montrant sa fille, en disant : " Cela ne me suffit pas ;" et il me semblait comprendre ce qui lui manquait. La même souffrance que lui, celle de la solitude intérieure, est-ce que je ne l'éprouvais pas aussi ?

Tandis que je songeais ainsi, je vis tout à coup le comte debout devant moi, m'enveloppant d'un long regard.

—Il me semble que vous vous oubliez tout à fait, dit-il ; Mme de Lermont m'envoie vous chercher, et j'apporte un châle pour Berthe, ajouta-t-il, en jetant sur ses épaules et nouant autour de sa taille, avec une adresse toute maternelle, une légère écharpe de barège blanc. Il se fait tard ; il faut que je vous quitte, et je vous ai vue à peine.